

Le sel de tes yeux

Du même auteur

L'éternité n'est pas si longue

Éditions de l'Olivier, 2010

Points n° P2955

Une faiblesse de Carlotta Delmont

Éditions de l'Olivier, 2013

Points n° P3199

Dans son propre rôle

Éditions de l'Olivier, 2015

Points n° P4283

Le Zeppelin

Éditions de l'Olivier, 2016

La Vie effaçant toutes choses

Éditions de l'Olivier, 2018

A happy woman

Éditions de l'Olivier, 2019

FANNY CHIARELLO

Le sel de tes yeux

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'autrice remercie le Centre national du livre
pour la bourse qui lui a été attribuée.

ISBN 978.2.8236.1597.5

© Éditions de l'Olivier, 2020.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Samedi

La tête enfoncée dans l'oreiller humide de sueur, tu fixes le bord inférieur du papier peint, juste au-dessus de la plinthe, à la jonction de deux lés ; celui de gauche est légèrement décollé. Tu imagines lécher ton index puis l'appuyer sur le tout petit bec de papier. Tu te demandes pourquoi cette image te vient spontanément : où as-tu vu qu'on recollait le papier peint avec de la salive ? Ça n'a aucun sens. Tu penses à Sofia, qui a la phobie du bois sur la langue à cause des bâtons de glace, et au jour où elle était mal à l'aise chez les parents de Blanche. On entendait le tic-tac de l'horloge et on vous avait versé du café au lait dans des tasses d'aspect fragile posées sur des sous-tasses. Sofia t'avait soufflé à l'oreille : Je ne sais pas quoi faire de moi, j'ai l'impression que je vais me mettre à lécher le parquet. Aujourd'hui, même cette anecdote ne te fait pas rire. Du moins ces digressions t'ont-elles divertie un instant, mais c'est fini maintenant, un nouveau spasme chasse ces pensées désordonnées.

C'est comme une houle. Tu es soulevée du lit et tu restes suspendue un temps infini à la crête de la douleur, attendant les quelques secondes de répit qui suivent toujours le pic. Tu calcules : combien de jours dans ta vie te reste-t-il à souffrir cet enfer ? Si c'est comme ta mère, tu les auras jusqu'à tes

51 ans ; ça fera 38 ans au total, 494 cycles, 2 470 jours. Tu en as tiré plus d'un dixième déjà, à peu près 260 jours perdus, à faire des calculs mentaux et apprendre par cœur les motifs du papier peint, de la housse de couette, des faux nœuds de bois sur le lino. Tu te concentres sur les chiffres pour mépriser le crochet qui tire sur tes viscères à la limite de la déchirure.

Tu savoures l'instant où la douleur reflue et où tu ne ressens plus que sa trace chaude. Tu l'accueilles avec gratitude, tâches de l'étirer jusqu'au prochain spasme. Puis enfin, il n'y a plus de prochain spasme, l'antalgique a fait son effet. Tu te tournes sur le dos et soupîres de soulagement. Tu laisses même échapper un rire incrédule. Tu ne te lèves pas tout de suite, bien que ce soit l'après-midi et que tu n'aimes pas traîner au lit quand la lumière torrentielle transfigure le lotissement. Tu reprends ton souffle comme quand tu viens de faire une pointe de vitesse. Lécher le parquet, penses-tu, et tu ris longtemps parce que quand on est allongé sur le dos le rire s'alimente lui-même. Tu laces tes baskets, assise au bord du lit, puis tu te redresses et poses la main sur la peau de ton abdomen. Elle est encore brûlante mais maintenant c'est agréable. Quand même, te dis-tu, c'est vraiment dommage de devoir souffrir ainsi en pure perte. Car, tu en es sûre, tu ne voudras jamais d'enfant.

Ta mère est en train de repoter un laurier-rose, elle a déplié un journal et en a séparé les feuillets pour les étaler à la manière d'une nappe sur la table de la cuisine. Le papier est maculé de terreau.

– C'est passé ? te demande-t-elle en rajustant ses lunettes sur son nez avec le poignet pour ne pas y toucher avec ses gants sales.

– Oui.

– Alors tu vas pouvoir m'accompagner au supermarché, je dois prendre plusieurs packs : de l'eau, du lait, tu voudras du Coca ?

– Je n'ai pas envie d'aller dans un supermarché.

– Ta sœur est sortie avec Enzo, je ne vais pas y aller toute seule.

– Mais maman, j'ai fait mes devoirs, je viens de passer une heure à me tenir le ventre et maintenant j'aimerais bien profiter un peu de mon samedi.

– Et moi, bichon, j'ai travaillé toute la semaine et j'aimerais bien aussi prendre du bon temps, hélas il y a des choses à faire.

– Mais toi, tu es adulte, c'est normal que tu aies des responsabilités.

– Écoutez-la, celle-ci !

Tu ne peux réprimer un grelot de rire, dont tu sais pourtant qu'il va te perdre. Ta mère pince ta joue.

– Qu'est-ce que tu voulais faire ?

– Pourquoi tu parles au passé ? Je veux aller à la bibliothèque, mais d'abord je vais m'entraîner. J'y vais, là.

– En jean ?

– Mais non.

– Tu es descendue en jean, tu es en jean, non ?

– Parce que je veux manger un Pitch avant de courir. Pour prendre des forces.

– C’est sûr qu’un Pitch, c’est plein de vitamines.

Les palabres durent un moment : le temps que ta mère ôte ses gants de jardinage, se lave les mains, remette ses bagues berbères plus longues que la phalange et ses lourds bracelets. Elle tire de grands sacs plastique de sous l’évier. Tu attrapes une brioche industrielle dans le placard et jettes l’emballage individuel à la poubelle avant de quitter la maison. Vous vous chamaillez encore quand ta mère démarre la 206, vos voix parviennent jusqu’à la maison, s’échappant par les vitres baissées – Sarah, tu ne sais pas encore qu’on ne parle pas la bouche pleine ? La voiture recule dans l’allée de gravier blanc puis disparaît derrière la haie qui délimite le jardinet à l’avant de la maison.

Dans la cuisine, le laurier-rose prend doucement possession de son nouvel espace, étire ses racines dans le terreau comme on bouge les orteils dans le sable. Le transplantoir bleu canard est resté couché sur le papier journal. C’est moi qui ai laissé ce journal dans votre boîte aux lettres, ce matin ; je l’avais glissé dans une enveloppe en papier kraft de grand format, sur laquelle j’avais écrit ton nom au marqueur. J’y avais joint un petit mot, que ta mère a lu ; elle a feuilleté le journal, trouvé la page que je t’indiquais, parcouru l’article et détaillé la photo en l’approchant de son nez. Eh bien ça, a-t-elle dit à voix haute. Elle a tordu la bouche, hésité quelques secondes mais, une fois sa décision prise, ses gestes se sont enchaînés avec fluidité, sans aucune hésitation. Elle a froissé le mot, l’enveloppe et le feuillet du journal sur lequel figure ta photo, lâché la boule ainsi obtenue dans le bac de recyclable. Puis elle a rempoté son laurier-rose.

*

Le jour de notre rencontre silencieuse, je préparais une exposition de photos et de textes sur la langueur de l'été dans le bassin minier, cette langueur que j'ai tant éprouvée quand j'avais ton âge et qui a profondément marqué ma perception de la saison – l'air d'été moiré de chaleur que seuls animent un frémissement de feuillages et, au loin sur la courbe élastique du son, le moteur d'une tondeuse à gazon, cet air sphérique dans lequel se détache avec une netteté cinématographique le grincement de la chaise de jardin en toile dont on se lève pour se verser un verre d'eau avec un demi-citron pressé dont les pépins glissent entre le pouce et l'index, cet air que l'on peut emplir de tout ce que l'on veut sans pouvoir en modifier la tonalité mélancolique, la qualité métaphysique. J'ai redécouvert son lancinement en même temps que tu t'installais dans mon esprit. J'en savourais l'atmosphère chaque fois que je descendais du train à l'un des arrêts sans gare sur la ligne régionale Lille-Lens et attaquais à vélo les dénivelés du territoire, dont j'avais oublié qu'ils étaient si prononcés.

Je ne me suis pas seulement attardée sur les incontournables du paysage qui nous a vues grandir, toi et moi. Les terrils jumeaux de la base 11/19, les plus hauts d'Europe, y occupent l'arrière-plan d'à peu près tout ce que l'on voit. Adolescente, je n'y prêtais plus attention tant ils m'étaient familiers ; il me suffisait à tout instant de lever la tête pour voir leurs mamelons noirs se découper au fond de mon

jardin, derrière mon collègue, sur la route du lycée. De leur sommet, l'on peut voir les dizaines d'autres terrils, coniques ou plats, verdoyants ou noirs, ponctuer le paysage. Les chevalements, désormais inusités, y font figure de tours Eiffel dérisoires ; certains sont peints de couleurs primaires, la dure réalité de la mine oblitérée par leur aspect régressif. Et les corons, ces pâtés de maisons toutes pareilles, à la brique rouge et aux longs jardins, sont disposés en rosaces sur les plans des villes, autour d'anciens carrés de fosse.

J'ai surtout photographié des lotissements semblables à celui où tes parents et toi vivez – semblables à celui où je vivais à ton âge et où mes parents vivent encore. Ces ensembles résidentiels sont des systèmes labyrinthiques de boucles, impasses et raquettes que relie des chemins de traverse, certains convergeant dans des espaces verts indétectables depuis les grands axes.

Le mercredi 1^{er} août, vers 11 heures du matin, j'empruntais la rue Émile-Basly pour la première fois, lentement pour ne pas passer à côté d'un éventuel détail photogénique selon mes critères, quand un rideau d'érables champêtres s'est dressé à ma gauche. Des rochers obstruaient l'étroit passage de terre tassée qui donne accès à l'autre côté du rideau. Je me suis dit qu'un parc si bien caché devait être intéressant. Je suis descendue de mon vélo, l'ai poussé entre les rochers, sur le chemin de terre, et juste avant de franchir la barrière végétale, je t'ai vue qui te dirigeais vers moi.

De loin, j'ai d'abord cru que tu étais un garçon. Sans doute est-ce dû à la sobriété de ton short bleu et de ton

maillot rouge, des vêtements que quiconque, homme ou femme, pourrait porter pour pratiquer n'importe quel sport ne requérant pas d'équipement spécifique. Quand j'ai débouché dans la lumière et que nous nous sommes fait face, j'ai cru lire de la curiosité dans ton regard, et tu m'as souri. Tes traits m'ont d'abord paru androgynes – plus tard, je me suis demandé comment j'avais pu les percevoir ainsi : des traits si fins. Aujourd'hui, je ne sais plus, j'ai oublié leur plasticité. Ton visage m'apparaît désormais dans des expressions qui sans doute ne te ressemblent pas, figées sur trois photos.

Oui, j'ai pris trois photos de toi, ce jour-là, mais je pense que tu le sais. As-tu entendu le dé clic de mon déclencheur ? C'est peu probable puisque tu portais des oreillettes et que l'autoroute bourdonnait non loin. As-tu senti mon regard peser sur toi ? Tu t'es tournée vers moi et tu m'as regardée dans les yeux mais ton visage n'exprimait pas de réprobation et, quand j'ai levé la tête de mon viseur, je me suis rappelé la portée du zoom et la distance qui nous séparait. Une centaine de mètres. J'aurais pu cibler n'importe quel objet à ta proximité. Je crois néanmoins que tu n'étais pas dupe : tu savais que cette inconnue à la diagonale du terrain venait de voler ton image.

J'ai quitté le parc alors que tu courais encore. Quand je suis rentrée chez moi, le soir, tu prenais déjà beaucoup de place dans mes pensées. J'ai trié mes photos, écrit des brouillons de textes sur ce que j'avais observé au fil des kilomètres parcourus à vélo. Voici celui qui parle de toi :

« La manière dont elle me sourit quand nous nous croisons. Puis la manière dont nous nous observons à la dérobée. Elle doit se demander ce que je fais là, certes, et je me pose la même question à son sujet – elle court en fractionné, je le vois bien, mais son mystère n'est pas réductible à une activité : malgré ses vêtements techniques, elle semble décalée, presque incongrue sur le terrain de sport, en ce matin d'été. Je zoome à travers la pelouse et distingue les traits de son visage avec une précision embarrassante, de même que son expression quand elle se tourne vers moi et fixe mes yeux à travers l'objectif, quoique sans le savoir (pas à cette distance). À son âge, je rêvais qu'une inconnue vienne me chercher dans mon paysage familier, providentielle. Combien de silhouettes ai-je investies de cet espoir ? Peut-être suis-je un tout petit événement dans la journée de la jeune athlète. Peut-être aura-t-elle parfois, quand elle reviendra ici, la réminiscence de ma présence aux contours flous, mon regard comme une brise légère dans ses cheveux bouclés. »

Ou peut-être ton sourire n'était-il pas un signe de reconnaissance comme je l'ai spontanément interprété. J'ai tendance à estimer que mon apparence me désigne comme queer, mais encore faut-il savoir que le mot *queer* existe et que des gens s'en revendiquent, refusant la conception binaire homme-femme de la société. Si on l'ignore, sans doute mon aspect général me rend-il, plutôt qu'identifiable, inhabituelle dans le décor de cette petite ville minière.

Je n'ai pas envisagé que tu pouvais simplement te demander pourquoi une femme qui aurait l'âge d'être ta

mère s'intéressait tant à ce parc désert coincé entre une autoroute et un lotissement, son vélo couché dans l'herbe. Parfois, des gens s'arrêtent pour essayer de comprendre ce que je photographie mais ils ne voient pas ce que je regarde, leur œil ne parvient pas à dénuder le détail qui attrape le mien, alors ils ont l'air méfiant, sinon hostile. Toi, tu m'as souri.

Le mercredi suivant, je suis revenue au parc Gagarine à la même heure, comme si nous avions rendez-vous. Cette fois, j'y ai accédé par le lotissement. J'étais désorientée dans ces rues que je ne distinguais pas encore les unes des autres. J'ai pris un virage et soudain tu étais face à moi, marchant dans ma direction d'un pas tranquille. Quelque chose dans ton œil a paru dire, Tiens, sans plus. Tu as tourné quelques secondes avant moi dans l'impasse qui surplombe le parc. J'ai dit bonjour pour attirer ton attention, mais pas très fort et je ne suis pas sûre que tu l'aies entendu, en tout cas tu n'as pas réagi. L'instant d'après, alors que j'entrais dans ton champ visuel, tu as tourné la tête vers moi et, de nouveau, tu m'as souri.

Pendant que tu t'entraînais, j'écrivais dans mon carnet. Avant de remonter sur mon vélo, j'ai osé faire ce qui m'amenait ici pour la deuxième fois : je voulais te photographier sans zoom, d'assez loin pour que tu sois peu distincte et que je puisse utiliser l'image. Je pense que personne, à part toi et moi, ne te reconnaîtrait dans cette silhouette en noir et blanc que la distance et la vitesse rendent floue. Dans mon cadrage très près du sol, les barrières qui enclosent le terrain

de football et les cages de but sans filet forment un quadrillage de lignes blanches dont tu sembles vouloir t'échapper.

Cette photo figure dans mon exposition. Aujourd'hui, elle a été publiée dans un quotidien national, accompagnée du texte que je t'ai copié plus haut. J'ai pensé que ça pourrait t'amuser de voir dans un journal une photo de toi en pleine pointe de vitesse, mais ta mère n'était pas de mon avis. Un jour, je te donnerai un autre exemplaire du journal, je me présenterai devant toi et te dirai, Bonjour, Sarah, je suis venue te remettre *L'Humanité* en mains propres. Et toi qui n'y verras ni majuscules ni italiques, tu joueras le jeu : C'est bien gentil, me répondras-tu, mais où veux-tu que je la mette ? J'ai une chambre de 12 mètres carrés.

*

Il ne faudrait jamais mettre les pieds dans un supermarché discount, un samedi après-midi. Non seulement tu as perdu un temps précieux mais l'épreuve de la foule t'épuise chaque fois que tu ne peux t'y dérober. Au lycée, dès que des élèves se regroupent à plus de trois, l'appréhension te donne mal au ventre. Tu sais qu'ils peuvent disjoncter d'une seconde à l'autre. La semaine dernière encore, tu as fait un détour pour contourner une avenue dans laquelle trois filles et trois garçons de seconde s'opposaient à distance ; ils se jetaient des cailloux en hurlant. Est-ce à cela que ressemblent les parades amoureuses des jeunes gens que l'on considère comme normaux ? t'es-tu demandé. Tu as tenté de tenir ta

peur à distance en traitant son objet comme un problème de géométrie dans l'espace et de te représenter le vide abyssal de leur esprit.

Ta mère sait pourtant que tu es agoraphobe, pourquoi n'a-t-elle pas emmené Mona et Enzo ? Ils n'ont rien à faire de toute façon, ils traînent tout l'après-midi d'un bosquet à l'autre dans le parc voisin, engourdis par le désœuvrement. Toi, tu aurais pu aller à la bibliothèque, et maintenant il te faudra patienter jusqu'à mercredi après-midi, après l'entraînement, et tu n'as plus rien à lire. Tu aides ta mère à vider le coffre de la voiture en ressassant ton amertume, au moment où Mona et Enzo arrivent devant la maison de leur pas lourd, l'œil vide. Tu ne leur prêtes pas attention quand ils passent auprès de toi en se poussant comme s'ils étaient au bord d'une piscine. Du moins ne se jettent-ils pas de cailloux.

– Tu ne te rendrais pas plutôt utile, Chiffon ? demande ta mère.

Chiffon est le surnom que ta sœur doit à son goût pour les vêtements. Le dos-nu qu'elle porte cet après-midi dévoile un large cercle de peau entre ses omoplates, traversé par la bretelle en dentelle blanche de son soutien-gorge. Son jean taille haute est si moulant que, quand elle glisse son téléphone dans la poche arrière, on pourrait taper un message à travers la toile. Elle attrape un sac dans le coffre avec un air d'intolérable ennui ; une requête de plus et sans doute elle périrait sur place.

– On ne peut rien poser sur la table, c'est plein de terre.

Elle laisse le sac sur le sol et ouvre le réfrigérateur.

- Il n’y a plus de Coca.
- Je viens d’en acheter, l’informe votre mère.
- Mais il ne sera pas frais.
- Il y a des glaçons dans le freezer, Mona, sois un peu dégourdie.

Mona prépare deux grands verres de soda pendant que tu débarrasses la table. Tu poses le pot du laurier-rose sur le plan de travail et fais glisser le terreau vers le milieu de la nappe en papier journal.

– Le principe, Sarah, c’est d’en faire une boule en laissant la terre dedans.

– Mais dans ce cas, ce ne sera pas recyclable.

– Oh là là, commente Mona.

Mona, Enzo et ta mère éclatent de rire. Tu secoues la tête et formes une rigole de papier, que tu inclines vers la poubelle. La terre y tombe avec le bruit d’un sablier qui finit de se vider. Tu entreprends maintenant de reconstituer le journal afin de le plier plutôt que le froisser, de manière qu’il prenne le moins de place possible dans le bac de recyclable. Tu empiles les feuillets quand une photo attire ton attention.

On y voit le World Trade Center au moment où le deuxième avion s’apprête à percuter la tour sud. La photo a été prise quelques minutes après ta naissance. Tout le monde savait, à l’hôpital, sauf ta mère ; la famille et le personnel soignant ne voulaient pas perturber le travail. Quand vous évoquez ce jour, ton père sort de sa veille et se remémore combien il était frustré de ne pouvoir se ruer sur la télévision

la plus proche pour essayer de comprendre ce qui était en train de se passer, comme le monde entier le faisait à ce moment-là. Tu as toujours pensé que ça signifiait quelque chose d'être née le 11 septembre 2001, juste entre les deux avions.

Tu as cherché des chiffres. Il n'existe pas de tableau qui indique précisément le nombre de naissances pour chaque jour de chaque année, aussi as-tu fait des calculs. Vous êtes 78 405 169 à être nés en 2001, soit une moyenne de 214 808 nouveau-nés par jour. C'est énorme, as-tu pensé ; tu te serais crue plus exceptionnelle que ça. Toutefois, tu ne voulais pas en rester à un chiffre aussi platement statistique, alors tu l'as remodelé afin de le rendre plus crédible et plus rond : comme un caillou que tu pourrais emporter dans ta poche. Tu as cherché les nombres premiers les plus proches de ton résultat et trouvé 214 807 et 214 811. Tu n'étais plus à quatre près, aussi as-tu choisi le second. Tu estimais ainsi inclure, symboliquement, les naissances qui ne sont pas comptabilisées. Car tu te dis que le monde est vaste et que, quelque part, sans doute, l'on peut encore naître ni vu ni connu, échapper à la petite étiquette de plastique et au matricule. Ces trois points supplémentaires inoculent un peu de liberté dans ton nombre à six chiffres.

Tu as pensé que la singularité de ton sort apparaîtrait plus nettement si tu prenais en compte l'heure de ta naissance. Tu as divisé la moyenne du jour par le nombre de minutes contenues dans une journée. Tu as obtenu 149. Tu as multiplié 149 par le nombre de minutes qui ont séparé les deux

collisions, à savoir 17. Ta calculette a indiqué 2 533. Une fois de plus, tu as choisi entre les nombres premiers les plus proches, 2 531 et 2 539. Tu as conservé 2 531 parce que, cette fois, ça valait presque le coup de choisir le plus bas. Par ailleurs, 2 539 te faisait penser aux prix qui se terminent hypocritement par 99 ou par 9 pour ne pas franchir la barre de l'unité ou de la dizaine supérieure.

Aujourd'hui, voici comment tu conçois les choses : tu te dis que tu es l'un des 2 531 individus qui ont émergé du chaos, d'un nuage de poussière si énorme qu'il a mis des semaines, dit-on, à retomber. Dans tes rêveries, le jour de tes vingt ans tu fais partie des invités d'honneur aux commémorations du 11 Septembre, qui ont lieu à Ground Zero ; la présidente des États-Unis Michelle Obama souhaite faire de vous le symbole du renouveau et de l'espoir. Ensuite, personne ne pousse plus jamais d'exclamations horrifiées en apprenant la date de ton anniversaire, ni ne te traite comme si tu étais maudite. Tu fondes tant d'espairs sur Michelle Obama que tu as punaisé une photo d'elle sur un mur de ta chambre. Tu n'y prêtes pas attention quand tu poses sur ton bureau le journal sauvé du recyclage et amputé d'une double page.

*

Je me doutais que ce journal ne te parviendrait pas. Pas plus que la lettre que je t'ai adressée au mois de novembre pour t'annoncer le vernissage de mon exposition et te dire

Gagarine et en fais le tour. Je marche lentement parce que je sais qu'ensuite, il ne me restera qu'à renoncer. Comme à chacune de mes visites, je me résignerai à partir sans t'avoir vue.

Je tourne à angle droit sur le petit segment du terrain le plus proche de l'autoroute. À ma droite s'élève le haut filet pare-ballons et, à ma gauche, le rideau d'érables champêtres qui sépare le parc de la route. Je marche dans le couloir semi-végétal et contemple l'étroite perspective, où le soleil filtré par les feuillages découpe d'insaisissables formes dorées. Puis de nouveau je tourne à angle droit et le terrain s'étale devant moi jusqu'aux abords des habitations. Je connais jusqu'à la nausée cette étendue verte tout juste rehaussée de lignes blanches : celles du marquage au sol, celles de la rambarde et des cages de but, celles des maisons qui ferment l'horizon.

Et soudain, à la lisière du lotissement et de ce vert strié de blanc, je devine dans le lointain les taches rouge et bleue d'un maillot et d'un short. Le grondement de l'autoroute s'interrompt. La brise se fige, les feuillages cessent de bruisser, les arbres suspendent leur photosynthèse. Mon corps continue d'avancer quelques pas puis s'immobilise. Tu descends le chemin de dalles disjointes qui zigzague entre le bout de l'impasse et le bord du terrain, le regard posé sur le sol quelques mètres devant toi. Tu t'engages sur le côté du terrain et te diriges vers moi en levant la tête. Tu me vois. Ton pas ralentit puis s'arrête.

Je ne jurerais de rien, à cette distance, mais il me semble que tu souris.

Samedi	7
Dimanche	47
Lundi	63
Mardi	83
Mercredi	109
Jeudi	125
Vendredi	139
Samedi	167